

L'amitié des jeunes filles : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 2

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182208>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Et lo lindéman quand l'a voliu allâ pllie lien, la catalare dese dincé à ma mèrè-grand :

« Teni-vai cllia toupèna Caton, la vo baillo po vou-
» tra paine, mà, *tsouhî-vos que lai aussé a dé dâo*
» *bûro dedin.* »

Ein desint cllia râison, lé ge lai épélûivont.... Lé bon. Lai avai dza grand tims que la catalare étai via, que la brava Caton avai adé la toupèna din lé man et la sorciré dévant lé ge : l'étaï tota trobliaïé !

Et faut vo deré que din cè tims, lé Bernois, lé sorci et lé maidzos, sé baillivont lo mot po épouaïri lé dzins.

Tant-i-a que ma pourra mèrè-grand n'a pas z'u onna bounna nè que le n'aussé boutâ dao bûro din cllia toupèna, et que du adon, n'avai rin tant pouerre que quand lo mouaïjeu * racliavé lo fond.

S'est dincé passâ bin dai zannâiés, iô la mâison dé mon père-grand a bin z'u lé sein-né; tantoù l'étaï onna modze que sé dérotsivé su lo coumon; tantoù on caïon que lai crévavé; on' autre iadzo la graïla que rebiolavé lé quoquié bokenet dé vegne; mà l'avion ti dai bon brès et dâo coradzo, et l'amâvon mê travailli d'on' étâila à l'autra que de sé passâ de bûro.

Et quand la Caton la couminci à s'apersaidré que le cassavé sé coquié, de se dincé a s' fants :

« Vos âi très-ti bon côô, vos faut travailli et
» ékonomisa coumin n'in fè. Vos, lé valets, démaufia-
» vos de bokiets d'ingrebliâo, et vos, lé felîés, dai
» taboussés. Et tant que lo bon Dieu vos bailléré
» la via, *tsouhî-vos d'avâi adé dâo buro din la tou-
» pena.*

A tot cin que iè pu savâi, l'an sédiu cè conset dé père in valet, et s'in sont gros bin trovâ.

Din lé mâison io lâi a ôquié, vo sédé coumin cin va quand sé vint dai nocés, dai batzi, dai z'interré-ments; à l'abbâi, âi Brandons, âo boun-an; l'est dai tire-bas, dai revalle-va dé la metsance. Tot lo dzo faut medzi et bairé, bairé et medzi à remollie-mor, tant qu'on le chinte avoué lo dai.

L'in faut po ti clliaôs trains d'âi brecès, dai bougnets, dai gatêlets et de la tâtra ! Et cè que sé chin lo mè dé tot cè trafi, lé adé la toupèna.....

Et noutra villie toupèna musca, l'in a oïu dansi, tsantâ et plliorâ ! L'in a oïu dai risardés et dai contés de totés sortés dé clliaôs que fâjon dai brecès !

L'a pu ein ouré dai ballés asse bin quand ma mèrè-grand, dâo tims dâo villio Napoléon, avâi dai Françâis à lodzi, et que faillai lâo bailli ti lé matins dâ-truffés frecachets !

Tonnerre dé Françâis ; — que desai, — et lo mouaïjeu sé plliantâvé grai din lo buro.

Toparai lo buro n'a jamè manquâ, pas pî din lé z'annâiés dé granta tchertâ, in sézé et in dise-sat.

Por mé, mé sovigno adé qu'in quaranté-sat, n'avâia dozé livré dé bûro dé Brétaye** po passa nouïre n'hiver.

Et la toupèna musca l'est adé tie, tota rovienta, po deré âi z'infants que clliaôs que ne sont ne tsé-

* Lo mouaïjeu, la spatule.

** Brétaye, pâturage communal d'Ollon.

ruppés, ne dé crouïa via, arant adé *dâo buro din la toupèna.*

L. C.

Casino-Théâtre. — La représentation de nos *Bons villageois* a attiré une foule considérable. Cette pièce, l'un des grands succès de V. Sardou, nous dépeint les mœurs villageoises avec une frappante vérité; le paysan s'y montre avec toutes ses ambitions, ses jalousies et ses ruses. C'est l'antagonisme de la campagne contre la ville; la lutte sourde, acharnée de l'homme des champs contre le bourgeois. Tout cela est semé de scènes charmantes, de situations palpitantes d'intérêt, où le comique et le dramatique, alternant sans cesse, rendent l'interprétation de cette œuvre très difficile. Elle est une de celles dont la représentation nous a fait le mieux apprécier les talents et la variété des aptitudes de nos artistes, qui se sont acquittés de leur tâche avec un succès complet. — Le plaisir avec lequel on a accueilli nos *Bons villageois* ne laisse aucun doute sur le genre de pièces qu'il faut aux Lausannois; aussi la direction, qui l'a parfaitement compris, nous promet une nouvelle série de représentations qui ne seront pas moins goûtées.

Le bon vieux pasteur de M^{***} procédait l'autre jour à la cérémonie d'un mariage. Après la prière liturgique, il adressa, suivant l'usage, quelques pieuses exhortations aux jeunes époux, qui semblaient l'écouter avec l'air d'innocents enfants. « L'homme a ses défauts, leur disait-il, la femme en a beaucoup; supportez-vous mutuellement, et si vous avez des enfants,... comme apparence il y a,... sachez leur donner l'exemple des vertus chrétiennes, etc., etc. »

Un restaurateur, propriétaire de l'hôtel de l'*Aurore* à X..., vient de pousser la réclame à ses dernières limites; appliquant la Bible à son commerce, il termine ainsi une annonce publiée dans plusieurs journaux :

« — Et Joseph pleura et dit à ses frères :
» — Mon père vit-il toujours ?
» — Et ses frères lui répondirent :
» — Certainement, et il se porte bien, car il déjeune et dine tous les jours à l'hôtel de l'*Aurore*.

L'amitié des jeunes filles.

IV

— Un moment, s'écria Alvine, distinguons. Ce que vous aimez en lui, c'est sa libéralité, rien de plus. Evidemment, Alvine était jalouse. Quant à Lisbeth, elle se contenta d'approuver, d'un geste muet, ce que celle-ci venait de dire.

— Cette main, répondit Léonie, ne sera pas moins libérale pour vous, et, dès que je serai l'épouse de Milo, vous coulerez l'une et l'autre des jours plus heureux.

A l'ouïe de ces paroles, les yeux de Lisbeth brillèrent, et elle adressa un geste de remerciement à sa généreuse amie.

Alvine, au contraire, baissa les yeux en soupirant et déclara que ce qu'elle désirait le plus ardemment était le retour de

son Henri ; la guerre l'eût-elle même rendu manchot ou privé d'une jambe, il serait encore le bien venu. Elle se livra alors à une profonde rêverie.

— Les inquiétudes sont de mauvais hôtes, lui dit Léonie. Personne ne peut, par ses soucis, changer quoi que ce soit à son sort ; bois, mange, et laisse toute idée lugubre.

— Il faut que je m'en aille, dit Lisbeth, ma mère ne saura pas ce que je suis devenue.

— Et moi, ajouta Alvine, je ne saurais tenir en place une minute de plus.

— C'est bien dommage pour mon punch, dit Léonie. J'espérais qu'il ferait disparaître tout souci.

Puis elle remplit de punch une bouteille qu'elle remit à Lisbeth, avec un paquet de biscuits, en disant : Tiens, ma chère, voilà pour notre brave Fédor, qui s'est comporté comme un homme, ce matin, vis-à-vis de cet indigne bijoutier.

Et les deux filles prirent congé de Léonie.

Chemin faisant, Alvine dit à Lisbeth : As-tu remarqué que le futur de Léonie porte une perruque, une fausse barbe et des moustaches postiches ?

— Non, certes ! C'est une erreur de ta part, Alvine ! te laisserais-tu aller à l'envie ?

— Je n'ai aucune velléité d'envier le bonheur de Léonie, et lors même que son prétendu la couvrirait d'or et de pierrieres, je préférerais toujours mon jeune et beau chasseur à une momie embaumée.

En rentrant, Lisbeth trouva sa mère et Fédor qui l'attendaient. Elle leur remit les cadeaux qui leur étaient destinés. Fédor fut enchanté du compliment de Léonie. Quant à la mère et à Lisbeth, une autre surprise leur était réservée. En ouvrant le paquet de biscuits, elles y trouvèrent, soigneusement enveloppées dans un papier, les boucles d'oreilles que Fédor avait été chargé de vendre le matin. Sur le papier était écrit au crayon : « Me trouvant, d'autre part, suffisamment pourvue de bijoux, j'ai l'honneur et le plaisir de renvoyer, sans autres frais, ces boucles d'oreilles à leur première propriétaire, comme gage de mon estime et de mon amitié. » (Signé : LÉONIE.)

— Si ma Léonie est légère, il faut convenir qu'elle a un excellent cœur, dit Lisbeth attendrie jusqu'aux larmes.

La mère joignit les mains et invoqua toutes les bénédictions du ciel sur la jeune danseuse du théâtre de Sa Majesté.

Une semaine ne s'était pas écoulée. Nous retrouvons Alvine assise sur un petit banc. Léonie et Lisbeth sont debout devant elle. Ses mains sont jointes sur ses genoux. Sa figure est pâle et baignée de pleurs ; ses yeux sont fixés vers la terre. Léonie et Lisbeth la contemplant en silence.

Enfin, un long sanglot s'échappa de la poitrine d'Alvine, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Il n'y a que le temps qui puisse rendre moins cuisantes de telles douleurs, dit Léonie à l'oreille de Lisbeth.

Il est, dans la vie, des situations pour lesquelles les paroles manquent.

Après un long silence, Alvine, en proie à un profond désespoir et se tordant les mains, s'écria d'une voix éteinte : « Mort ! mort ! celui que j'aimais, celui en qui j'avais mis toute mon existence ! Là-bas, dans cette terre gelée, sur ce sol ennemi, ses camarades l'ont enseveli, puis ils ont planté sur sa fosse une simple croix de bois, avec son nom : Henri Mai. »

Et, se dressant avec transport, elle s'écria, les yeux étincelants et d'une voix terrible : « Si j'étais homme ! je m'armerais d'un couteau, j'irais, au nom de l'humanité, demander raison aux impies auteurs de ces massacres, raison de la mort de mon Henri et de celle de tant d'autres qu'on a arrachés à leurs familles, pour les mener à la boucherie. Non, ne m'interrompez pas, dit-elle à ses deux amies qui cherchaient à la calmer, il n'est point de consolation pour la perte de mon Henri. Toi, Lisbeth, tu aimes ta mère et ton père, et toi, Léonie, tu n'aimes que les richesses et les cadeaux de ta vieille tête à perruque... »

— De tels propos, à moi ! interrompit Léonie, haussant les épaules. Mais je dois te les pardonner dans l'état où tu es.

— Plusieurs fois déjà, poursuivit Alvine, j'ai voulu, au passage des trains, mettre mon cou sur les rails, pour en finir avec ma torture. Savez-vous pourquoi je ne l'ai pas fait ? C'est parce que je veux attendre que la guerre soit finie, alors je me rendrai, à pied s'il le faut, à Paris. Je chercherai, je trouverai le tombeau de mon Henri, et là... et là... la mort nous réunira !

Lisbeth prit la tête d'Alvine, la pressa affectueusement contre la sienne, et les deux amies restèrent longtemps muettes devant une telle douleur.

Cependant le docteur Baumann, médecin du théâtre, continuait à visiter la veuve du peintre Willkomm, bien que celle-ci fût presque entièrement guérie. Cet acte d'humanité était d'autant plus digne d'éloges, que la veuve demeurait à un quatrième étage, et qu'il n'y avait aucun honoraire à tirer de la pauvre femme. Le docteur Baumann était doux et compatissant ; aussi était-il adoré de tout le personnel du théâtre.

— Toujours assidue à votre broderie, dit Baumann à Lisbeth, dans une de ses visites. Je vous le répète, si vous continuez à travailler de la sorte, vous serez atteinte de chlorose, d'hystérie et de maladie de foie.

— Mais je ne me sens aucun mal, répondit Lisbeth, en tournant vers le docteur son charmant visage, dont la rougeur croissante démentait les craintes du médecin.

— Oui, oui, sans doute, vous êtes bien portante aujourd'hui ; seulement, du train dont vous allez à l'ouvrage, cela pourrait bien ne pas durer longtemps. Pour maintenir votre santé, il vous faut, au moins chaque jour, deux heures de promenade à l'air libre.

— Mais le temps n'est guère encourageant, répondit Lisbeth avec un sourire d'incrédulité ; voyez donc comme il neige, et puis ce vent froid...

— Cela n'y fait rien, répondit Baumann. Il faut s'habituer à tous les temps. Voyez donc si je me porte mal, et pourtant je trotte par la pluie, par la neige, par le gel, par le vent, par l'orage.

— Oui, mais en courant vous faites vos affaires, tandis que moi, qui ai souvent des commandes à jour et heure fixes, je me trouverais joliment en arrière si j'essayais de me promener.

— Que brodez-vous en ce moment ?

— Un mouchoir de poche en batiste, pour une comtesse polonaise.

— Votre ouvrage est vraiment beau, il est réellement artistique. Combien vous paie-t-on pour un tel travail ?

— Deux thalers.

— Et combien de temps employez-vous à le faire ?

— Au moins dix à douze jours.

(A suivre.)

Théâtre de Lausanne.

Direction de MM. F. Lejeune et A. Vaslin.

Dimanche 12 janvier 1873

Une 2^e représentation demandée de

LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE

Pièce en sept actes, par Octave Feuillet.

LA GRAMMAIRE

Vaudeville en un acte.

On commencera à 7 heures précises.

Jeudi 16 janvier 1873

LES VIVACITÉS DU CAPITAINE TIC

Comédie en trois actes.

LE VOYAGE

Comédie en un acte, dans laquelle Mme Mauléon remplira 2 rôles

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

Lausanne. — Imp. Howard-Delisle.